

FILM "COMIQUE"

Sans foie ni loi

Il ne suffit pas de toucher à des sujets tabous ou scabreux pour faire une bonne comédie. L'oeuvre la plus récente de Patrick Timsit nous fait plutôt mourir d'ennui que de rire.

Peut-on rigoler de tout? Tel est la question fondamentale que l'on se pose en visionnant "Quelqu'un de bien". Si on se réfère à la condamnation de Patrick Timsit, il y a quelques années, par le tribunal de Paris pour s'être moqué des enfants mongoliens dans un sketch, alors c'est non. Patrick Timsit ne s'est pourtant pas découragé. Dans ce film qui est sa seconde réalisation, il prend pour cible les dons d'organes et la transplantation, le tout sur un ton ironique à souhait mais pas toujours de bon goût.

Pierre, alias Patrick Timsit, a tout pour être heureux: une jolie compagne, un magasin de vêtements qui marche plutôt bien et une maison au bord de la mer. Mais tout cela n'est qu'apparence car la mort le guette et bondira sur lui dans les quatre mois. La raison de ce décès au futur proche est simple: lorsque son frère, Paul (José Garcia) lui a piqué sa compagne, Pierre a tenté de noyer son chagrin dans l'alcool. Aujourd'hui, il paie ses excès par une cirrhose du foie. Son unique chance de survie est la greffe, mais la

liste d'attente est trop longue - ses jours sont donc comptés. Sa porte de sortie, son ticket pour la vie, il ne peut l'avoir que via Paul, son frère ennemi depuis dix ans. Rancunier jusqu'à la moelle, Pierre préfère de loin affronter la mort plutôt que de s'adresser à son frère.

Dire que "Quelqu'un de bien" n'est pas un film réussi est un euphémisme. Au départ, tout paraissait parfait pour une bonne comédie. L'histoire était originale, l'affiche alléchante et la première réalisation de Patrick Timsit,

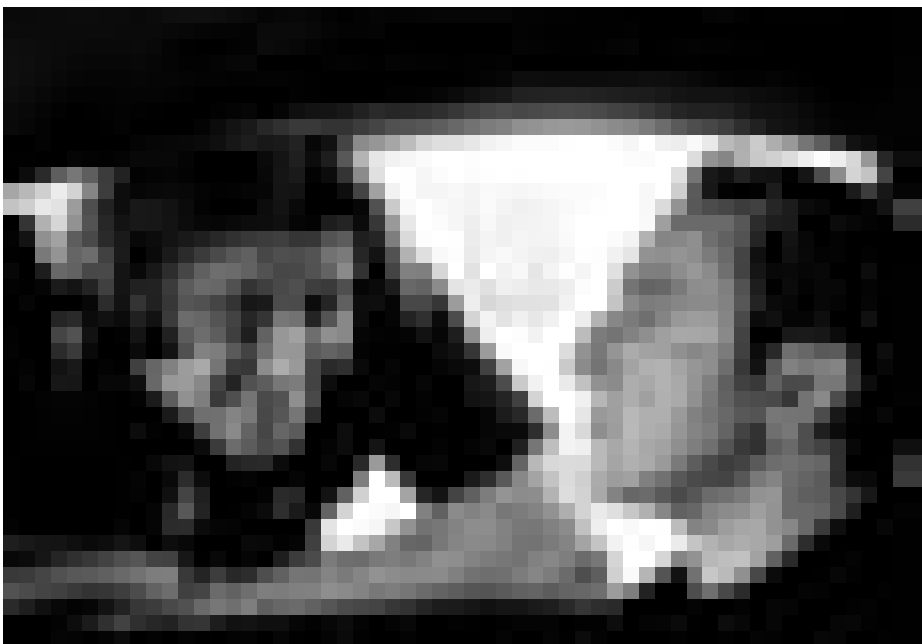
"Quasimodo del Paris", faisait croire que Timsit était l'homme des comédies réussies, une sorte de Gérard Oury ou de Francis Veber du 21e siècle. Hélas, les résultats de l'autopsie n'ont rien d'encourageant. Si la mise en scène sonne juste grâce à un montage rapide comme il en faut pour ce genre de films, Patrick Timsit fait pâle figure par rapport à José Garcia qui prend à lui seul tout l'écran. On a bien compris qu'il a voulu mettre en opposition deux frères au tempérament opposé: Pierre est un garçon effacé, aisé mais modeste, alors que Paul est extravagant, surendetté et "m'as-tu vu". Ce n'était donc pas la peine d'en rajouter jusqu'à en frôler l'indigestion. Heureusement, il y a quelques scènes avec Marianne Denicourt pour temporiser tout cela.

lâcheté, du pardon. Rapidement on constate que l'on fait fausse route.

En principe, le b a ba d'une comédie est, outre le fait de nous faire rire, celui de ne pas nous laisser le temps de regarder le temps passer. Or, avec "Quelqu'un de bien", après à peine trente minutes, on regarde plus souvent sa montre que l'écran. "Quelqu'un de bien" n'est en définitive qu'une succession de saynètes sans grande importance ni consistance que l'on oubliera rapidement. Peut-être conscient au fil du tournage que son film n'atteindrait pas l'hilarité espérée, Patrick Timsit a tenté de changer le style et a installé quelques scènes à la limite du gore, mais toujours sans résultat. Reste le côté sentimental et moralisateur, ce qu'il fallait absolument éviter pour ne pas tomber dans le piège des clichés. Et, comme s'il n'avait pas encore fait assez de dégâts, il nous flanque au visage une fin archi-téléphonée. Pour le spectateur, c'est le coup de grâce et la crise de foie assurée pour cause d'humour trop gras et d'histoire trop indigeste.

Thibaut Demeyer

"Quelqu'un de bien", actuellement à l'Utopia.



Pierre (Patrick Timsit) et son frère ennemi Paul (José Garcia).

Insoutenable lourdeur

Mais le pire, c'est qu'à aucun moment Patrick Timsit ne parvient à nous faire rire. Les rares moments où l'on aurait pu dérouiller nos zygomatiques ne sont en définitive que des situations bien trop lourdes et complètement débiles. Le reste du temps, on parle beaucoup de "zézette", bagnole, drague et alcool, qui sont les leitmotiv de cette histoire qui tourne beaucoup en rond sans pouvoir décoller un seul instant. Tant et si bien que l'on cherche en vain quelques messages semés par-ci, par-là, traitant de l'égoïsme, de la

THEATRE

HOMEKRIMI

Une mère enlevée, les trois enfants adultes qui rentrent au bercail pour l'occasion. Dans sa pièce, Luc Feit dresse le portrait de la famille luxembourgeoise dans tous ses états ...

La scène semble minutieusement organisée, chaque élément, chaque objet a sa place et sûrement aussi sa signification. L'horloge avec le coucou, la vitrine, la petite nappe brodée sur la table, le téléphone accroché au mur, le Jésus sur le rebord de la fenêtre, les bois du cerf pendus au mur, les plantes vertes un peu desséchées. Au salon des deux petits vieux, il ne manque que les cadres avec les photos de leurs enfants, la boîte de biscottes et la télé ou la radio.

Le décor nous met cependant l'eau à la bouche, cela s'annonce bien, il y a du cynisme dans l'air.

Le début de la pièce reste assez vague, un brin mystérieux. Le pianiste nous plonge peu à peu, grâce à ses intermezzos musicaux, au sein de la famille qui, enlèvement oblige, se retrouve au grand complet au berceau.

Les personnages sur scène ne correspondent pas à l'ambiance calme et ennuyeuse du salon. Non, il s'agit plutôt du grand foutoir. Plus rien n'est à

sa place; la mère manque, la femme de ménage portugaise commande, le père est gaga à en devenir surréaliste, les enfants adultes mènent une vie à vous crever tous les tabous bourgeois en même temps. Et, comme si cela ne suffisait pas, l'auteur y rajoute un peu de cynisme linguistique en jouant avec les langues et les accents, le portugais et le belge surtout, un peu l'allemand aussi.

Tout cela se mélange, se dispute, se taquine et se court après pour le plaisir des spectateurs et spectatrices. Les personnages nous offrent une multitude d'excellentes boutades et anecdotes, un clin d'œil parfois. Cela provoque des rires spontanés de la part du public. Bien trouvé et bien joué surtout. Car, il faut l'admettre, les acteurs et les actrices sont parmi les meilleurs sinon les meilleurs!

Néanmoins, au fil de l'heure que dure le spectacle, on aperçoit peu à peu des embouteillages dans la suite légère et amusante du fil rouge de l'histoire de la mère en-

levée. Plusieurs séquences manquent de finesse. On imagine le dénouement bien avant les suggestions faites par la mise en scène et il faut bien avouer que la fin de l'histoire est un peu faible et précipitée.

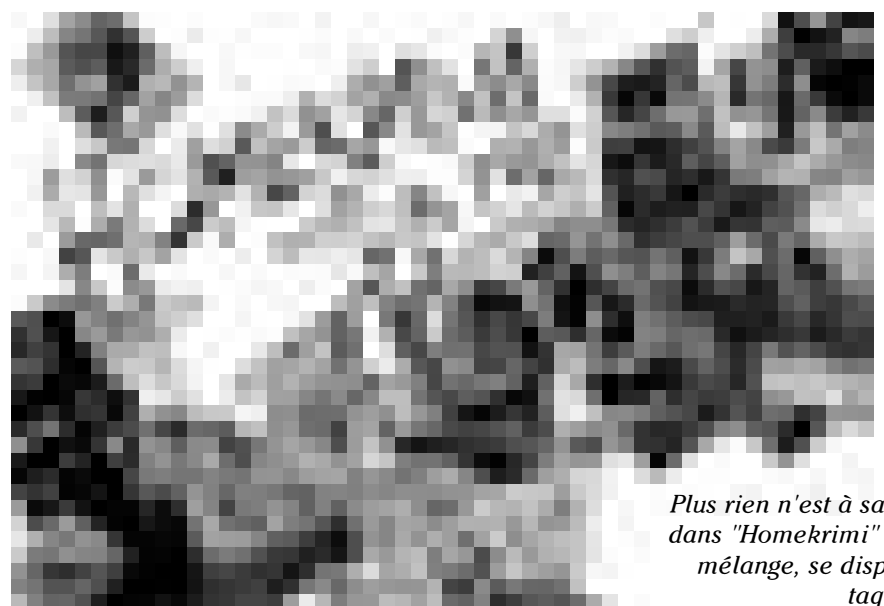
Malgré tout, Luc Feit a pris un bon départ en tant qu'auteur et régisseur. Il offre aux spectatrices et spectateurs la possibilité de rire de bon cœur et sans arrière-pensées

du fils homosexuel, du réalisateur de films porno, de l'accent portugais de la femme de ménage et de la solitude des vieux parents. Ce talent n'est certainement pas donné à tout le monde!

Avec cette pièce, Luc Feit a participé en 1998 anonymement à un concours sur le thème de "Luxembourg en l'an 2000". C'est sa première pièce. Il n'a pas remporté le concours, mais les possibilités qu'offre la pièce aux acteurs et actrices dans l'interprétation des différents rôles la rendent intéressante. En tant que régisseur, Luc Feit met en scène ses amis. Que des grands noms de la scène

luxembourgeoise. Des amis qu'il conseille et qui le conseillent. La collaboration est optimale et permet ainsi des adaptations en cours de route. Luc Feit doit sûrement être né sous une bonne étoile: sa première pièce est mise en scène par lui-même avec de bons acteurs et dans un théâtre digne de ce nom.

Viviane Loschetter



Plus rien n'est à sa place: dans "Homekrimi" tout se mélange, se dispute, se taquine ...